

La rose de Huong

Huong et Lien étaient amies. Elles avaient fui la misère de leur région natale pour Saigon où elles avaient trouvé un emploi chez Mme L. ; elles s'occupaient de la bonne marche de la maison. Leur travail était dur mais elles ne se plaignaient pas. Elles m'affirmèrent plus tard que c'était bien moins pénible que les travaux des champs qu'elles connurent auparavant. Pourtant elles étaient les premières levées et les dernières couchées de la maisonnée. Elles avaient peu de temps libre et peu de distractions. Huong était l'ainée, son nom signifie parfum.

A chacune de mes visites à Saigon, je descendais chez Mme L. dont j'appréciais l'hospitalité. C'est là que je les ai rencontrées. J'habitais une chambre à l'étage dans la partie de la maison qui était inoccupée. On y accédait par un vestibule assez vaste qui s'ouvrait sur la cour ; d'ici j'avais une vue imprenable sur l'activité de la maison. A l'aube les premiers rayons du soleil entraient par la baie ouverte et chauffait doucement l'atmosphère feutrée. J'aimais prendre mon petit déjeuner, confortablement installé dans ce lieu calme et reposant, d'où je pouvais à loisir observer les allées et venues de Lien et Huong, dont la présence me charmait.

Un dimanche après midi qu'elles ne travaillaient pas, je me suis trouvé seul avec elles pendant quelques heures. Elles n'ont cessés de me taquiner gentiment ; je les ai laissé faire et nous avons beaucoup ri. Nous nous sommes apprivoisé mutuellement et nos rapports sont devenus amicaux. Les jours suivants, je remarquai que les deux jeunes femmes recherchaient ma compagnie. Un lien s'était tissé, mais il y avait entre elles une petite rivalité. Huong avait sur son amie un avantage qu'elle exploitait, car elle avait été chargée de mon confort par Mme L. et celle-ci mettait un point d'honneur à ce que ses hôtes se sentent bien. Huong était prévenante et me gratifiait de mille gentilleses ; c'est elle qui préparait et montait le plateau de mon petit déjeuner.

Un matin je découvris sur le plateau un bouton de rose au parfum subtil. Un cadeau d'amitié de la belle. Je trouvai le geste touchant et il ensoleilla ma journée. Le lendemain, un autre bouton de rose m'attendait près de la théière ; cette nouvelle attention me remplit d'allégresse, et durant les heures qui suivirent Huong fut dans toutes mes pensées.

Le jour suivant, au réveil, la curiosité me piqua, et je me précipitai le cœur battant dans le vestibule pour voir si le plateau avait son bouton de rose. Il était là. Un étrange trouble s'empara de moi. Désormais, chaque matin je me réjouissais de découvrir une nouvelle fleur, et bientôt mon bonheur résulta de leur présence quotidienne.

Je guettais parfois la jeune femme pour tenter de la voir à l'instant où elle déposait la rose, mais elle était plus silencieuse qu'un chat et je n'ai jamais pu la surprendre. Je crois qu'elle s'en doutait et elle se jouait de moi. En m'interdisant sa présence à cet instant précis, elle nourrissait mon obsession, et nouait chaque jour un peu plus fort le lien naissant qui nous unissait. Je ne pouvais alors que me consoler avec ma fleur, et me perdre de longs moments dans l'ivresse de son parfum qui peu à peu, comme un opium, alimentait mes fantasmes. Huong captivait mon attention avec ses roses, comme Shéhérazade son époux avec ses histoires.

Pourtant, durant les autres moments du quotidien notre relation était ordinaire, et ni l'un ni l'autre n'évoqua jamais ce jeu de séduction qu'il y avait entre nous. Par égard pour la réputation de Huong il eut été inconvenant de le dévoiler, aussi prenais-je toutes les précautions pour que les autres habitants de la maison ne devinent pas ce qu'il se tramait entre la jeune femme et moi ; tout juste osions nous en public échanger quelques sourires complices.

Un matin comme un autre, alors que je cédai à mon rituel en m'enivrant de parfum, je perçus une silhouette derrière les rideaux de la fenêtre en vis à vis. Huong m'observait, mais cachée derrière les voilages elle ne se doutait pas que je la devinais. Je fus gagné par la volupté. Je restais un long moment à respirer la fleur le regard fixé sur la silhouette. L'espace d'un instant je crus sentir le propre parfum de la jeune femme ; son

corps chaud, ses cheveux, sa peau, plus rien n'avait de sens que son odeur. Je ressentis physiquement sa présence et je fus troublé à l'extrême. Dès lors le jeu prit une nouvelle dimension et je perdis totalement la maîtrise de mes sentiments.

Les jours suivants elle ne parut plus derrière les voilages, mon désir ne diminua pas pour autant, bien au contraire. Néanmoins elle ne me priva jamais de ses boutons de rose, entretenant savamment la dose d'émotions qu'elle me destinait quotidiennement.

Le temps s'écoula ainsi, rythmé par cette parenthèse sensuelle qui s'ouvrait et se refermait durant le petit déjeuner.

Puis vint le matin de mon départ. En entrant dans le vestibule je vis que le plateau n'avait pas son bouton de rose, mais Huong m'attendait une fleur à la main. Sa présence, tant espérée en cet instant précis où d'ordinaire elle était insaisissable, cristallisa soudain mes fantasmes. Ainsi donc se jouait le dernier acte de ce jeu de séduction. Sans aucun doute Huong avait déjà remporté la partie ; les boutons et le parfum des roses m'avaient envouté bien au-delà de ce que j'avais imaginé possible, mais à cet instant elle portait le coup de grâce et touchait en plein cœur. Mon désir était à son comble mais j'étais à sa merci, incapable de la moindre initiative ; cette beauté m'avait vaincu. Je crois qu'elle le comprit. Elle me sourit en me tendant la fleur, puis victorieuse, elle m'enlaça tendrement.

Le soir même je prenais l'avion pour Paris. Je ne l'ai jamais revue. J'ai gardé le bouton de cette dernière rose. S'en souvient-elle encore ?

Saigon, Vietnam, il y a longtemps...

Carlos K. [Copyright](#)